

instants : — Papa, papa, s'écrièrent-ils, et, presque au même moment, Léonard se précipita tout joyeux dans les bras de sa fidèle compagne.

La pauvre Gertrude fut affligée d'une pareille gaieté, mais elle n'en fut point surprise : car elle avait cru remarquer, la veille, dans le bon Léonard un air étrange qui ne lui était point familier ; il lui semblait que parfois il avait des absences.

Mais Léonard n'eut point de peine à dissiper toutes ses alarmes, et elle vit que son mari avait un grand sujet de joie. Léonard, parti avant le jour, s'était rendu à M. pour y voir une dernière fois M. R., lui exposer sa situation, et lui demander de l'ouvrage. Celui-ci n'avait pu lui en donner ; mais rempli de compassion pour ses maux, il lui avait offert généreusement un asile dans une petite maison inhabitée qu'il possédait près de la ville ; puis, après s'être entretenu familièrement quelques instants avec lui, une idée soudaine lui était venue à l'esprit. M. C., propriétaire du manoir de L., était de retour à la ville, depuis deux jours seulement, d'un voyage en Amérique ; son arrivée n'était encore connue que d'un petit nombre d'amis ; M. R. avait fait part de ses espérances à Léonard, et tous deux s'étaient rendus immédiatement auprès de cet homme généreux, toujours prêt à soulager l'infortune.

M. C. les avait fort bien accueillis, et, après s'être fait expliquer le motif de leur visite, il avait demandé à Léonard combien il voulait de sa prairie.

— Ma foi, monsieur, lui avait répondu celui-ci, si je ne trouve de l'argent pour me libérer, il faudra que j'abandonne, landi, maison et prairie pour une misérable somme de 35 louis ; ainsi, à ce compte, elle ne vaudrait guère plus de 12 louis 10 s. ; mais si les temps n'étaient pas si durs, et si je n'avais point affaire à un usurier comme M. X, je suis persuadé que j'en aurais toujours 50 louis.

— Eh bien ! mon ami, avait repris M. C., je vous saisi gré de votre franchise. Faites choix d'un expert, je vais en nommer un de mon côté ; ils feront de suite leur estimation, et demain je payerai le prix qu'ils auront fixé.

Le bon Léonard avait encore les larmes aux yeux en faisant ce récit ; il s'interrompit un instant pour embrasser ses enfants groupés autour de lui, qui le comblaient de leurs caresses, puis il continua : les experts, nommés sans désenparer, avaient fait de suite leur travail : leur estimation se montait à 52 louis, et, comme le projet de M. C., en achetant la prairie, était de la réunir au manoir et de l'enclaver dans son parc, il avait confié à Léonard l'entreprise des travaux de maçonnerie.

Gertrude ne put contenir sa joie en entendant un pareil récit ; dans sa reconnaissance, elle se jeta aux pieds du crucifix qu'elle avait arrosé, hier, de ses pleurs ; cette fois elle répandit encore des larmes, mais ce furent des larmes douces, bien douces.

Léonard suivit cet exemple. Oh ! il savait bien prier maintenant !

Le reste de la journée se passa dans l'espérance d'un avenir plus heureux qui commençait à s'ouvrir pour ce couple chrétien ; et le lendemain, Léonard, après avoir assisté à l'office du vendredi-saint, alla témoigner sa reconnaissance à M. R. et à M. C. ; puis, muni de l'argent qu'il venait de recevoir, il retira des mains de M. X. l'engagement fatal, source de tous ses chagrins.

Trois ans plus tard, Léonard et Gertrude achetaient une nouvelle prairie pour remplacer celle qu'ils avaient

vendue, et Léonard, au comble de la joie, s'écriait : — Du moins, celle-ci, j'espère bien que nous la laisserons à nos enfants.

— Oni sans doute, reprenait Gertrude ; mais si nous avions encore par la suite des revers à craindre, souviens-toi, mon cher ami, QUE PLUS LE DANGER EST GRAND, PLUS DIEU EST PRÈS DE NOUS.

B. D'EXAUVILLEZ.

Lectures de M. Masseras,

A L'INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS.

(Extrait de l'Ordre, Suite et Fin.)

Le Sud a eu le tort de trop se presser, de ne pas attendre les premiers actes de M. Lincoln, une attaque directe dirigée contre ses intérêts.

À cela on peut répondre, et c'est là l'acte d'accusation contre le Nord, que les doctrines violentes des républicains menaçaient la sécurité du Sud, que les expéditions qui allaient renforcer le fort Sumter et le fort Pickens, mettaient en péril et affaiblissaient par avance la résistance à l'agression. La sécession n'est pas venue d'abord du Sud tout entier, mais seulement de la Caroline du Sud. Encore la convention de cet État fut-elle convoquée à peu près à la même époque que le Congrès, facilitant par là les ouvertures de compromis et les négociations.

On a dit que M. Buchanan aurait dû étouffer, par la force, le mouvement sécessionniste à son origine. D'abord son cabinet était faible, vacillant et composé, en grande partie, d'hommes du Sud. Puis, le moindre essai de répression aurait jeté dans la révolte les quinze États à esclaves, qui alors étaient loin d'être décidés à y entrer, et qu'on aurait pu facilement rattacher à l'Union.

La plus lourde part de responsabilité retombe sur le 36^{ème} Congrès, dont la grande majorité était républicaine, qui n'a fait aucune tentative de conciliation, et qui a constamment refusé de secondar les efforts que M. Buchanan voulait faire dans ce sens là.

Ici l'Orateur rappelle quelques paroles prononcées, en 1848, par M. Lincoln, qui forment un piquant contraste avec ses opinions actuelles, et qui viennent à l'appui de l'attitude prise par le Sud : "Le gouvernement des États-Unis, n'existe que par la volonté du peuple, et si jamais le peuple s'en trouve fatigué, il est dans son droit de le modifier ou de le renverser."

La proclamation du Président, appelant les Volontaires sous les armes, mit tout le pays en émoi, et fut bientôt suivie par le manifeste du commerce libre, et les lettres de marque accordées par le Sud.

Des bureaux d'enrôlements furent ouverts dans toutes les villes, et ces soldats improvisés, affublés de costumes plus ou moins complets, se préparèrent à marcher au secours de Washington que l'on disait en danger.

C'est alors que l'on commença à parler de ces terribles batteries masquées, qui ont depuis joué un si grand rôle dans tous les petits combats qui ont été livrés, mais qui n'ont jamais été vues par personne. Il paraît qu'elles n'existent que dans l'imagination des journalistes. Le 16^{ème} régiment du Massachusetts répondit le premier à l'appel du Président ; en passant à Baltimore, il fut assailli à coups de fusil par l'émeute, et, le lendemain matin, les ponts furent brûlés et détruits, et les lisses du chemin de fer enlevées ; en sorte que Washington se trouva, tout à coup, privé de toute communication avec le Nord. Si alors on avait voulu en tenter l'attaque, rien n'eût été plus facile que de s'en emparer.

Mais, dit l'Orateur, la politique du Sud me paraît être de ne pas vouloir Washington. Le Sud fait une guerre défensive et veut qu'elle paraisse telle aux yeux de l'Europe.

D'un autre côté, en s'emparant de Washington, le Sud, au lieu de continuer la guerre qu'il fait aujourd'hui pour la défense de son territoire, la transformerait au contraire, en une guerre offensive et de conquête, et soulèverait au Nord un sentiment de vengeance